

PIERRE ADRIAN

HOTEL ROMA

nrf

GALLIMARD

PIERRE ADRIAN

HOTEL ROMA

nrf

GALLIMARD

PIERRE ADRIAN

HOTEL ROMA

nrf

GALLIMARD

Pour Mathilde.

Turin, 27 août 1950

Quand le maître d'hôtel entrouvrit la porte, un chat se faufila dans la pièce. Il rôdait habituellement dans les étages, attendrissant les femmes de chambre et repoussant les clients farouches. Le chat noir précéda le pas hésitant de l'employé et inspecta la chambre de ses yeux ronds, se frottant contre le mur, la queue dressée, avec la certitude paisible du félin qui sait le territoire acquis et devine l'absence de danger. Bientôt, dans ce nouveau pays conquis, l'exploration achevée, il trouvera sa juste place et commencera sa toilette.

Le maître d'hôtel avait frappé plusieurs coups sans qu'on lui répondît. Il tendit l'oreille à l'affût d'un mouvement, le froissement des draps peut-être, la chute d'un objet, une quinte de toux ou le rythme saccadé d'une respiration. Mais de bruits il n'y avait pas, sinon la rumeur étouffée de la ville. Le client de la chambre 49 n'était plus apparu depuis la veille, un samedi. Il était en demi-pension. On s'inquiétait.

C'était une chambre simple, la dernière au fond du long couloir du troisième étage. Une porte sur la gauche. On pénétrait d'abord dans un vestibule contigu,

avec la salle d'eau attenante. Tout en longueur, la pièce était meublée avec un bureau en bois d'acajou, une armoire, un téléphone en bakélite au-dessus du lit et un portemanteau. L'unique fenêtre donnait sur les arcades de la piazza Paleocapa, en face d'une pâtisserie, à l'écart de l'agitation de la place de la gare et du boulevard. La chambre 49 offrait juste un peu de place. Juste un peu de paix.

En entrant, le responsable remarqua aussitôt une situation inhabituelle. L'homme était en bras de chemise, la tête posée sur l'oreiller, étendu sur son lit, raide, les bras le long du corps, inerte, sage, sans histoire. Il avait pris soin de retirer ses chaussures que le chat reniflait déjà. Cet homme-là était mort, nul besoin d'être médecin pour s'en rendre compte. Un simple coup d'œil valait constatation. Sur le bureau, le maître d'hôtel trouva un sac de somnifères grand ouvert et un verre d'eau. Sur la table de chevet, sept paquets de cigarettes vides. Un livre aussi, qui portait le nom du client. Cesare Pavese. Sur la première page des Dialogues avec Leucò, l'œuvre qu'il estimait le plus, Pavese avait consigné ces quelques mots, au stylo noir, de son écriture d'homme qui penche. C'était tout à fait lisible. Il y était écrit : « Je pardonne à tous et à tous je demande pardon. Ça va ? Pas trop de bavardages. »

Il n'y avait plus aucun doute désormais. L'écrivain s'était tué quelques heures plus tôt en avalant une dose mortelle de médicaments, et il s'était passé tout un dimanche avant qu'on s'en rendît compte. Un dimanche d'août. Il faudrait prévenir des proches en vacances, leur dire que leur ami, leur frère, Cesare Pavese, avait été retrouvé sans vie dans la chambre 49 de l'Hotel Roma, à Turin.

L'employé tourna les talons pour aussitôt prévenir la direction. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la chambre, il fit volte-face, se pencha et attrapa la petite bête noire qui faisait sa toilette sur le parquet. Le chat rabattit ses oreilles et réprova le geste par un miaulement rauque. Jeté dans le couloir, hagard, il hésita avant de prendre la fuite.

PREMIÈRE PARTIE

Les mers du Sud

Dieppe, printemps 2020

En ce temps-là, si on m'avait demandé où je voulais partir, je crois que j'aurais répondu à Turin. Il ne s'agissait pas de tout quitter, disparaître ou tenter une existence ailleurs, mais seulement de changer d'air et voir du pays. Il fallait un ailleurs, et l'ailleurs était Turin. Depuis des semaines, nous étions cadenassés aux murs de nos villes. Accrochés au goudron. Les aubes ressemblaient toutes à celle d'un dimanche. Nous étions seuls.

En ces jours mornes, j'avais pris l'habitude d'aller marcher dans le petit matin. Je descendais ma rue tachée de fientes, à l'ombre du château, sous le ricanement des goélands. Ils piétinaient les toits d'ardoises, déclenchaient des bagarres et pillaient les poubelles comme des pirates claudicants. Ils éventraient le plastique d'un coup de bec, déchiraient les sacs, rejetaient les emballages et s'approprièrent des fonds de repas. Ils laissaient derrière eux un spectacle de désolation, des peaux d'agrumes et du plastique, éparpillaient nos gaspillages au milieu des rues désertes avant de filer en râlant. Les goélands étaient les

nouveaux maîtres en ville. Ils conquéraient l'espace vital que nous leur laissions.

En bas de chez moi, de rares clients quittaient la boulangerie en rasant les murs, sans que leurs regards ne se croisent, leurs achats sous le bras dans les odeurs de viennoiseries. Au bout de la rue de Sygogne, au loin, la mer alors devenait une consolation. Les ferries ne quittaient plus le continent pour l'Angleterre. Ils ne débarquaient aucun voyageur sur le port de Dieppe. La mer ne portait plus les navires et continuait cependant son remue-ménage sur les plages de galets. Elle passait la balayette, ramassant les poudres cuivrées que recrachaient les falaises effritées. Je marchais sur la promenade où les baraques à frites avaient gardé les volets clos depuis la dernière Toussaint, coquilles vides sans odeurs de graisse, engoncées dans des parois de bois comme on s'abrite des tempêtes. La tempête était dans nos têtes ; depuis nos appartements-forteresses, en copropriété, nous attendions un ennemi invisible.

Si tôt, si seul, j'étais encore toléré par les polices qui interdirent bientôt les promenades au bord de l'eau. Du jour au lendemain, il fut proscrit d'aller regarder la mer. La rue de Sygogne ne s'ouvrait plus vers l'infini, elle donnait sur un interdit. Voilà pourquoi j'imaginai la possibilité d'une autre ville, d'un autre endroit. L'évasion devenait un remède aux restrictions. Et même la mer, et sa lointaine rumeur, devenait agaçante. Trop proche, trop évidente, quotidienne. Au cours de ma promenade matutinale, je finissais donc par lui tourner le dos. Je quittais les plages en direction du port de plaisance où un doux vent d'ouest faisait tinter les mâts des bateaux. Je passais sous l'Hôtel Aguado et rejoignais les « barrières » désertées par les vendeurs de poissons à la criée. À ce moment-là, précisément, le temps d'une centaine de pas, abrité sous les arcades de la Bourse, je quittais Dieppe et entrais à Turin. Les portiques en briques jaunes me rappelaient les longues avenues turinoises où l'on pouvait marcher inlassablement dans les courants d'air, à l'abri de la chaleur en été ou bien protégé des averses toute l'année. Ces arcades frappées par un soleil jeune,

aux premières heures du jour, me semblaient être celles de la ville que j'espérais secrètement. Les ombres des piliers projetées sur le sol donnaient naissance à des galbes étranges. Alors je ralentissais le pas, m'évadais un instant. Rien ni personne ne venait gâcher ma misérable rêverie sous les portiques. Les propriétaires du Café des voyageurs, un couple de Chinois, n'agençaient pas leur terrasse. Les bistrotiers ne sortaient plus. Ils avaient remisé leur percolateur et, derrière une muraille en plexiglas, faisaient commerce de cigarettes et de jeux à gratter.

J'imaginai Turin là où j'aurais pu rêver d'une autre ville d'Italie, Rome, Naples ou Venise, ou bien une campagne lointaine, un lieu sans immeubles qui déploierait la palette d'autres couleurs. Mais au cours de ces journées vides, toutes semblables, dans cette monotonie où nous rejoignons le quotidien des vieillards, l'attente de la mort, d'un événement, je relisais Pavese dans le gros volume de la collection « Quarto ». Ses romans brefs écrits avec l'art d'un nouvelliste, son journal intime, sa poésie. J'avais même appris « Les mers du Sud », premier poème de *Travailler fatigue*. Je m'étais résigné à des exercices d'écolier, c'est dire si je m'ennuyais. Mais je découvrais un nouveau sens à ce qui, plus jeune, me semblait une torture : apprendre par cœur. Oui, j'apprenais non par la raison mais par le cœur. « *Toi qui habites à Turin...* » Inlassablement, je me répétais le mot du cousin des « mers du Sud » qui a fini par rentrer chez lui, dans les collines, après avoir parcouru le monde : « *Toi qui habites à Turin... tu as raison. Il faut vivre sa vie loin de chez soi : profiter, jouir de tout et puis, quand on revient comme moi à quarante ans, plus rien n'est pareil.* » Au cours de cette drôle de guerre, assigné à résidence, je faisais définitivement mien le piéton de Turin. Un homme taciturne, un écrivain de peu de mots, un Italien une fois de plus, comme si ce pays et ses gens étaient les seuls, au fond, capables de répondre à mes questions.

Pier Paolo Pasolini avait été l'écrivain de mes vingt ans et il serait pour toujours l'un des poètes de ma vie. Le maudit était devenu une icône célébrée

dans les musées, sur les murs des universités et dans les pages des journaux. Il avait inspiré ma révolte, mon amour désespéré pour le monde, mes anxiétés, une tendresse. Pavese, l'homme Pavese, ne m'avait jamais attiré. On dit qu'il était laid et impuissant, complexé, misogyne. Il ne reste de lui que quelques photos en noir et blanc qui laissent imaginer un garçon solitaire au regard égaré, les mains dans les poches de son costume sombre. Bien qu'il fût mort après guerre, il n'existe aucun enregistrement de Pavese. Il est un homme sans voix. Si proche et à la fois muet. À l'inverse de Pasolini, totalement engagé dans le monde, physiquement, brutalement, Pavese demeura en retrait. Il ne s'engagea même pas dans la Résistance comme ses amis d'alors, et se retrouva confiné par le régime fasciste presque par défaut en 1935. Faute de mieux. Dans son journal : « *Tu n'as jamais lutté, rappelle-le-toi. Tu ne lutteras jamais.* » Pavese était un désengagé ; son indifférence répondait à l'insignifiant bruit du monde. L'époque ne filtrait pas de son journal. Et si je rangeai un jour *Le Métier de vivre* aux côtés d'*Écrits corsaires*, parmi mes livres de chevet, ils s'opposaient de fait. Du reste, il n'y a aucune raison de comparer deux poètes, deux bourreaux de travail, mais s'il est une certitude dans cette histoire, c'est que Pasolini ne l'estimait pas.

Cesare Pavese devint l'écrivain de mes trente ans sans doute parce que je ne cherchais plus de maître à penser mais seulement un ami pour me tenir compagnie. J'acceptais le monde, désormais, et avais renoncé à le transformer. Piémontais ténébreux, dur, laconique, sentencieux, Pavese était l'ami cher qui glissait ses petites considérations l'air de rien comme des cailloux dans la chaussure. « *C'est ça que j'aime chez les gens. Qu'ils laissent vivre les autres* », écrivait-il dans *Entre femmes seules*. Dans le journal, un 27 mars : « *Je passe la journée comme quelqu'un qui a heurté un coin avec la rotule de son genou : toute la journée ressemble à cet instant intolérable.* » Et puis mille autres considérations douloureuses ou joyeuses. « *Il faisait penser aux femmes quand elles ont mangé des pêches.* » Pavese devenait cet ami aux sentences implacables qu'il ne faut pas

trop fréquenter par peur que son état ne vous contamine. Celui-là même qu'on estime mais auquel on hésite à répondre quand il appelle. Si je l'avais connu, certains jours, j'aurais changé de trottoir en devinant sa silhouette dans une rue de Turin. Il est l'ami qui nous rend brave et lâche, beau et laid. Tout sauf un maître. Un compagnon lucide, celui dont on se reprochera un jour de ne pas lui avoir répondu. Sa littérature, dit un critique littéraire italien, semblait être le journal intime des autres, de nous tous et non plus seulement de lui-même. Certains écrivains nous donnent ce qu'ils n'ont plus. Il y avait tout ce que Pavese m'offrait et qui l'avait quitté : l'insouciance, la joie d'être au monde, l'esprit d'enfance, la foi, la consolation. D'une certaine manière, l'homme n'était plus à la hauteur de ce qu'il avait écrit. *Le Bel Été* était plus grand que Cesare Pavese.

Pavese devenait aussi le symbole d'une Italie rêvée. Lui qui jamais ne l'avait quittée et s'était si peu aventuré loin du Piémont. L'homme des collines, ce territoire à notre échelle qui n'est plus tout à fait la terre et pas encore le ciel, n'avait jamais eu besoin de voyager pour connaître le monde. On dit qu'il parlait de l'Amérique mieux que quiconque. Faulkner, Steinbeck, Dos Passos, Sherwood Anderson... Il importa la littérature américaine en Italie, aux Éditions Einaudi, et on lui doit une traduction de *Moby Dick* qui fait toujours autorité. « Chiamatemi Ismaele... » J'écoutais en boucle le « Moby Dick » de Banco del Mutuo Soccorso. Tout me ramenait à Pavese, même la chanson d'un groupe de rock progressif sur la baleine.

Comme les harponneurs voisinent avec la mort, défient le Léviathan, Pavese vivait hanté par le suicide. À la fin, certains de ses amis agacés par cette idée fixe, ce « *vice absurde* », s'emportaient en disant : puisqu'il en parle autant, qu'il le fasse. Qu'il se tue. Pavese le fit. Ils s'en voulurent. Plus tôt, lorsqu'un de ses camarades de lycée se tua sous un arbre d'un coup de pistolet dans la tempe, l'adolescent était resté admiratif et fasciné par le geste de son jeune ami : « *Tu m'as donné l'exemple et tu m'attends.* » Jusqu'à tenter de reproduire le

geste après une déception amoureuse, ce sentiment d'échec qui tisserait un fil rouge dans sa vie. Il s'était rendu sous le même arbre. Il avait échoué à se tuer. Mais j'avais décelé deux suicides chez Pavese. Celui de l'écrivain intervenait le 18 août 1950. Il écrit alors les derniers mots du *Métier de vivre* :

Tout cela me dégoûte. Pas de paroles. Un geste. Je n'écrirai plus.

La conclusion, il l'avait annoncée deux jours plus tôt :

Un clou chasse l'autre. Mais quatre clous font une croix.

Mon rôle public, je l'ai accompli – j'ai fait ce que je pouvais. J'ai travaillé, j'ai donné de la poésie aux hommes, j'ai partagé les peines de beaucoup.

Pavese avait donné sa littérature au monde. À quarante et un ans, c'en était fini. Il refermait le dernier livre de sa vie. Le suicide de l'écrivain précédait de neuf jours celui de l'homme. Les somnifères et le dernier pardon. Pas trop de bavardages...

Au cours des après-midi arides de mon confinement dieppois, je songeais. Que s'était-il passé durant ces neuf jours passés seul, esseulé dans l'été turinois ? Lui qui connaissait sa fin venait d'en déclencher le compte à rebours. Après avoir passé quelques jours de vacances au bord de la mer pour dire adieu à ses amis, Pavese déposa sa petite valise à l'Hotel Roma, abandonnant le logement familial où il vivait aux côtés de sa sœur, via Lamarmora, à un pâté de maisons de la gare centrale. Il s'installait à l'hôtel à quinze minutes de chez lui. J'imaginai alors ses dernières rencontres, les promenades de toujours qu'il accomplit pour la dernière fois, et puis ses ultimes joies, ses regrets, ses sursauts. Ses plaisirs et ses pleurs. Du 18 au 27 août, il consuma neuf après-midi désespérantes dans une ville désertée. Quand tout le monde est encore à la mer, que les automobiles ont fui ailleurs, que les appartements sont vides, le gaz coupé, les volets fermés. Pavese seul dans Turin, écrivain devenu

personnage. Antonioni aurait pu filmer ce jeu de patience. Dans « Portrait d'un ami », Natalia Ginzburg, qu'il avait fréquentée aux Éditions Einaudi, écrit :

Il est mort en été. Notre ville, en été, est déserte et semble très grande, claire et sonore comme une place (...). Aucun d'entre nous n'était là. Il a choisi, pour mourir, un jour quelconque de ce mois d'août torride et il a choisi la chambre d'un hôtel près de la gare ; il a voulu mourir, dans la ville qui lui appartenait, comme un étranger.

Dans ce texte bref et émouvant, elle évoque sa triste réserve, sa brusquerie et ses manières d'adolescent. Pavese était resté un garçon. Il n'avait jamais été tout à fait homme.

Il était né au début du mois de septembre, à Santo Stefano Belbo, en 1908, à l'heure des premières récoltes et pendant les grandes vacances. Il était venu au monde dans la maison familiale, portant toute sa vie la nostalgie des étés sur les collines. La maison avait été vendue. Il revint à Santo Stefano pour y écrire son roman du retour, *La Lune et les Feux*, quelques mois avant sa mort. Et il se tua en été, quelques jours avant son anniversaire. Août était le mois qui ressemblait le plus à la mort.

Plus jeune, j'avais tenté de suivre Pier Paolo Pasolini à la trace, remontant sa piste du Frioul jusqu'à Rome. Je ne saurais dire aujourd'hui si j'avais réussi ou échoué. Désormais, j'avais moins d'ambition. Et je serais bien capable de reconstituer le dernier été de Cesare Pavese à Turin. De tendre l'oreille au froissement de son imperméable et à l'écho de son pas sous les portiques. Dans le printemps vide et lumineux de Dieppe, sous les arcades en face d'une autre mer, je jurais que lorsque le monde s'ouvrirait, il s'ouvrirait de toute façon, je prendrais la route de l'Italie. Mes mers du Sud s'arrêteraient avant la Méditerranée, dans ce pays serein au pied des Alpes, entouré par les collines.

Je partirais pour Turin.

BIBLIOGRAPHIE

- LAJOLO, Davide, *Cesare Pavese. « Le vice absurde »*, Gallimard, 1963. Traduit de l'italien par Dominique Fernandez.
- FERNANDEZ, Dominique, *L'échec de Pavese*, Grasset, 1967.
- ALTEROCCA, Bona, *Pavese dopo un quarto di secolo*, SEI, 1974.
- SPRIANO, Paolo, *Le passioni di un decennio*, L'Unità, 1992.
- GINZBURG, Natalia, « Portrait d'un ami », Gallimard, 2008. Traduction de Martin Rueff.
- VACCANEO, Franco, *Cesare Pavese. La vita, le opere, i luoghi*, Gribaudò, 2009.
- ERNAUX, Annie, « Pavese », dans *Écrire la vie*, Quarto, Gallimard, 2011.
- FERRAROTTI, Franco, *Al Santuario con Pavese. Storia di un'amicizia*, EDB, 2016.
- MASOERO, Mariarosa, *Una bella coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950)*, Leo S. Olschki, 2020.
- MONDO, Lorenzo, *Quell'antico ragazzo. Vita di Cesare Pavese*, Ugo Guanda Editore, 2021.

ANTONIONI, Michelangelo, *Je commence à comprendre*, Arléa, 2014. Traduit de l'italien par Jean-Pierre Ferrini.

CALVINO, Italo, *Le métier d'écrire. Correspondance (1940-1985)*, Gallimard, 2023. Traduit de l'italien par Christophe Mileschi et Martin Rueff.

Œuvres de Cesare Pavese :

Lettres 1924-1950, Gallimard, 1971. Traduit de l'italien par Gilbert Moget.

Travailler fatigue, Poésie/Gallimard, 1979. Traduit de l'italien par Gilles de Van.

Œuvres, Quarto, Gallimard, 2008. Traduit de l'italien par Michel Arnaud, Nino Frank, Mario Fusco, Pierre Laroche, Gilbert Moget et Gilles de Van et révisé par Mario Fusco, Muriel Gallot, Claude Romano et Martin Rueff.

Le métier de vivre, Gallimard, 1958, Folio, 2013. Traduit de l'italien par Michel Arnaud et Martin Rueff et révisé par Martin Rueff.

Il taccuino segreto, Nino Aragno editore, 2020.

Fuoco grande, avec Bianca Garufi, Einaudi, 2022.

Sites Internet :

archiviolaStampa.it

fondazionecesarepavese.it

hyperpavese.com

repubblica.it

lastampa.it

ŒUVRES CITÉES

Ici : Patrizia Cavalli, *Mes poèmes ne changeront pas le monde*, © Éditions des femmes - Antoinette Fouque, 2007. Traduit de l'italien par Danièle Faugeras et Pascale Janot.

Ici : Sandro Penna, *Croix et délice*, © Éditions Ypsilon, 2023. Traduit de l'italien par Bernard Simeone.

Ici : Bianca Garufi, *Una bellissima coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950)*, © Leo S. Olschki, 2023.

Ici : Annie Ernaux, « Cesare Pavese », revue *Roman*, 1986 ; *Écrire la vie*, © Éditions Gallimard, Quarto, 2011.

Ici : Michelangelo Antonioni, *Je commence à comprendre*, © Éditions Arléa, 2014. Traduit de l'italien par Jean-Pierre Ferrini.

Ici : Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, © Actes Sud, 1981, pour l'édition française. Traduit du suédois par Philippe Bouquet.

Ici : *Nous ne vieillirons pas ensemble*, réalisé par Maurice Pialat, © Gaumont, 1972.

Ici : Marguerite Duras, *Les petits chevaux de Tarquinia*, © Éditions Gallimard, 1953.

Ici : Italo Calvino, *Le métier d'écrire. Correspondance (1940-1985)*,
© Éditions Gallimard, 2023. Traduit de l'italien par Christophe Mileschi et
Martin Rueff. Lettre 94, p. 262. Avec l'aimable autorisation de l'Agence Wylie.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions des Équateurs

LA PISTE PASOLINI, récit, 2015. Prix des Deux Magots 2016, prix François Mauriac de l'Académie française 2016

DES ÂMES SIMPLES, roman, 2017 (« Folio », n° 6568). Prix Roger Nimier

LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS D'AUJOURD'HUI, avec Philibert Humm, récit, 2018 (« Pocket », n° 17596)

LES BONS GARÇONS, roman, 2020 (« Pocket », n° 18309)

LA MICHELINE. TOURNÉE DES BARS DE FRANCE, avec Philibert Humm, 2021

Aux Éditions Gallimard

QUE REVIENNENT CEUX QUI SONT LOIN, roman, 2022 (« Folio », n° 7371). Grand Prix Michel Déon 2023, prix Jean-René Huguenin 2022

TABLE DES MATIÈRES

Turin, 27 août 1950

Première partie

Les mers du Sud

Bibliographie

Œuvres citées

PIERRE ADRIAN

Hotel Roma

« Je pardonne à tous et à tous je demande pardon. Ça va ? Pas trop de bavardages. »

Le 27 août 1950, Cesare Pavese se donne la mort dans la chambre 49 de l'Hotel Roma, à Turin. Il laisse un mot d'excuse, des poèmes et un journal intime, *Le Métier de vivre*.

Pierre Adrian a retracé le dernier été d'un écrivain hanté par le suicide. Il a cherché dans sa vie et dans ses livres de quoi nous apprendre, malgré tout, le douloureux métier de vivre. Pavese apparaît au fil des pages comme un compagnon de route taciturne, drôle, sincère. Au cours de ces errances en ville et dans les collines, on croise Monica Vitti et Antonioni, Calvino, des actrices américaines... Mais aussi « la fille à la peau mate », qui déambule aux côtés du narrateur sur les traces d'une ombre, dans ce Piémont devenu le lieu éblouissant des retrouvailles avec l'être aimé.

Avec ce nouveau récit au charme furieux, Pierre Adrian nous donne à contempler une Italie d'après-guerre en noir et blanc, où la littérature et la politique sont une question de vie ou de mort, où rien n'est jamais grave mais où le tragique finit par s'inviter.

Pierre Adrian est né en 1991 et vit à Rome. Il est notamment l'auteur de La piste Pasolini (prix des Deux Magots, prix François Mauriac de l'Académie française). Son dernier roman, Que reviennent ceux qui sont loin, paru aux Éditions Gallimard en 2022, a obtenu le prix Michel Déon.

Cette édition électronique du livre
Hotel Roma de Pierre Adrian
a été réalisée le 6 juin 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073021816 - Numéro d'édition : 593306).
Code produit : U54847 - ISBN : 9782073021847.
Numéro d'édition : 593309.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo